



LES AMOURS
DU
CHEVALIER DE FAUBLAS

On m'a dit que mes aïeux, considérés dans leur province, y avaient toujours joui d'une fortune honnête et d'un rang distingué. Mon père, le baron de Faublas, me transmit leur antique noblesse sans altération : ma mère mourut trop tôt. Je n'avais pas seize ans, que ma sœur, plus jeune que moi de dix-huit mois, fut mise au couvent à Paris. Le baron qui l'y conduisit, saisit avec plaisir cette occasion de montrer la capitale à un fils pour l'éducation duquel il n'avait rien négligé jusqu'alors.

Ce fut en octobre 1783, que nous entrâmes dans

la capitale par le faubourg Saint-Marceau. Je cherchais cette ville superbe dont j'avais lu de si brillantes descriptions. Je voyais de laides chaumières très hautes, de longues rues très étroites, des malheureux couverts de haillons, une foule d'enfants presque nus ; je voyais la population nombreuse et l'horrible misère. Je demandai à mon père si c'était là Paris : il me répondit froidement que ce n'était pas le plus beau quartier : que le lendemain nous aurions le temps d'en visiter un autre. Il était presque nuit ; Adélaïde (c'est le nom de ma sœur) entra dans son couvent, où elle était attendue. Mon père descendit avec moi près de l'Arsenal, chez M. Duportail, son intime ami.

Nous employâmes plusieurs semaines à visiter ce que Paris a de plus remarquable. Le baron me montrait une foule de monuments célèbres chez l'étranger, presque ignorés de ceux qui les possèdent. Tant de chefs-d'œuvre m'étonnèrent d'abord, et bientôt ne m'inspirèrent plus qu'une froide admiration. Sait-on bien, à quinze ans, ce que c'est que la gloire des arts et l'immortalité du génie ? Il faut des beautés plus animées pour échauffer un jeune cœur.

C'était au couvent d'Adélaïde que je devais rencontrer l'objet adorable par qui mon existence allait commencer. Le baron, qui chérissait ma sœur,

allait presque tous les jours la demander au parloir. Toutes les demoiselles bien nées savent qu'au couvent on a des bonnes amies ; beaucoup de belles dames assurent qu'il est rare d'en trouver ailleurs : quoi qu'il en soit, ma sœur, naturellement sensible, eut bientôt la sienne. Un jour elle nous parla de mademoiselle Sophie de Pontis, et nous fit de cette jeune personne un éloge que nous crûmes exagéré. Mon père fut curieux de voir la bonne amie de sa fille ; je ne sais quel doux sentiment fit palpiter mon cœur, lorsque le baron pria Adélaïde d'aller chercher mademoiselle de Pontis. Ma sœur y courut, elle amena.... figurez-vous Vénus à quatorze ans ! Je voulus avancer, parler, saluer ; je restai le regard fixe, la bouche ouverte, les bras pendants. Mon père s'aperçut de mon trouble, et s'en amusa.

— Du moins vous saluerez, me dit-il.

Mon trouble s'augmenta, je fis la révérence la plus gauche.

— Mademoiselle, poursuivit le baron, je vous assure que ce jeune homme a eu un maître à danser.

Je fus tout à fait déconcerté. Le baron fit à Sophie un compliment flatteur ; elle y répondit modestement et d'une voix altérée qui retentit jusqu'à mon cœur. J'ouvrais de grands yeux étonnés, je

prétais une oreille attentive ; ma langue embarrassée demeurait toujours suspendue. Mon père, avant de sortir, embrassa sa fille et salua mademoiselle de Pontis. Moi, dans un transport involontaire, je saluais ma sœur, et j'allais embrasser Sophie. La vieille gouvernante de cette demoiselle, conservant plus de présence d'esprit que moi, m'avertit de ma méprise ; le baron me répondit d'un air étonné, le front de Sophie se couvrit d'une aimable rougeur ; et pourtant un léger sourire effleura ses lèvres de rose.

Nous revînmes chez M. Duportail ; on se mit à table ; je mangeai comme un amoureux de quinze ans, c'est-à-dire vite et longtemps.

Cependant mon père, livré aux plaisirs bruyants de la capitale, recevait beaucoup de monde chez lui. Je fus caressé du beau sexe, on me fit des agaceries que je ne compris pas. Certaine douairière surtout essaya sur mon cœur novice le pouvoir de ses charmes flétris ; on se donna des airs enfantins, on épuisa les minauseries fines ; je n'entendis seulement pas ce que ce manège signifiait. D'ailleurs je ne voyais dans le monde entier que Sophie ; l'amour innocent et pur m'enflammait pour elle, et j'ignorais encore qu'il existait un autre amour.

Depuis plus de quatre mois je voyais Sophie presque tous les jours ; l'habitude d'être ensemble

était devenue pour nous un besoin. On sait que l'amour, quand il s'ignore lui-même, ou quand il cherche à se déguiser, invente des noms caressants pour suppléer aux noms plus doux qu'il soupçonne et qu'il attend. Sophie m'appelait son jeune cousin, j'appelais Sophie ma jolie cousine. La tendresse qui nous animait brillait dans nos moindres actions, nos regards l'exprimaient ; ma bouche n'en avait point encore hasardé l'aveu, et ma sœur ne devinait pas, ou gardait le secret de sa bonne amie. Aveuglement livré aux premières impulsions de la nature, j'étais loin de soupçonner son but secret. Content de parler à Sophie, heureux de l'entendre et de baiser quelquefois sa jolie main, je désirais davantage ; je n'aurais pu dire ce que je désirais. Le moment approchait où l'amour volage et galant allait dissiper les ténèbres qui m'environnaient, et m'initier à ses plus doux mystères.

Nous étions dans cette saison bruyante où règnent dans la capitale les plaisirs avec la folie : Momus avait donné le signal de la danse ; on touchait aux jours gras. Le jeune comte de Rosambert, depuis trois mois compagnon de mes exercices, et que mon père comblait d'honnêtetés, me reprochait depuis quelques jours la vie tranquille et retirée que je menais.

— Tenez, je veux demain vous conduire à un bal charmant où je vais régulièrement quatre fois par semaine ; vous y verrez bonne compagnie.

J'hésitais encore.

— Il est sage comme une fille, poursuivit le comte : hé ! mais, craignez-vous que votre honneur ne coure quelques hasards ? habillez-vous en femme ? sous des habits qu'on respecte, il sera bien à couvert.

Je me mis à rire sans savoir pourquoi.

— En vérité, reprit-il, cela vous irait au mieux ! vous avez une figure douce et fine, un léger duvet couvre à peine vos joues ; cela sera charmant... et puis tenez, je veux tourmenter certaine personne... Oh ! chevalier, habillez-vous en femme, nous nous amuserons... cela sera délicieux !... vous verrez, vous verrez.

L'idée de ce travestissement me plut. Il me parut fort agréable d'aller voir Sophie sous les habits de son sexe. Le lendemain un habile tailleur que le comte de Rosambert avait fait avertir, m'apporta un habit d'amazone complet, tel que le portent les dames anglaises quand elles montent à cheval. Un élégant coiffeur me donna le coup de peigne moelleux, et posa sur ma tête virginale le petit chapeau de castor blanc. Je descendis chez mon père : dès qu'il m'aperçut, il vint à moi d'un air

d'inquiétude, puis s'arrêtant tout d'un coup :
— Ah ! dit-il en riant, j'ai d'abord cru que c'était Adélaïde.

Je lui observai qu'il me flattait beaucoup.

— Non, je vous ai pris pour Adélaïde, et je cherchais déjà quel motif l'avait fait quitter son couvent sans ma permission, pour venir ici dans cet étrange équipage.

Ce fut mon père qui le premier témoigna le désir d'aller au couvent, il m'y conduisit. Adélaïde ne me reconnut qu'après quelques moments d'examen. Le baron, enchanté de l'extrême ressemblance qu'il y avait entre ma sœur et moi, nous accablait de caresses, et nous embrassait tour à tour.. Cependant Adélaïde se repentait d'être venue seule au parloir :

— Que je suis fâchée, dit-elle, de n'avoir point amené ma bonne amie ! comme nous aurions joui de sa surprise ! Mon cher papa, permettez-vous que je l'aïlle chercher ?

Le baron y consentit. En entrant, Adélaïde dit à Sophie :

— Ma bonne amie, embrassez ma sœur.

— Sophie interdite me fixait, elle s'arrêta confondue.

— Embrassez donc mademoiselle, dit la vieille gouvernante, trompée par la métamorphose.

— Mademoiselle, embrassez donc ma fille, répéta le baron que la scène amusait.

Sophie rougit, et s'approcha en tremblant ; mon cœur palpitait. Je ne sais quel secret instinct nous conduisit, je ne sais avec quelle adresse nous déro bâmes notre bonheur aux témoins intéressés qui nous observaient ; ils crurent que dans cette douce étreinte nos joues seulement s'étaient rencontrées... mes lèvres avaient pressé les lèvres de Sophie... Lecteurs sensibles qui vous êtes attendris quelquefois avec l'amante de Saint-Preux (dans la *Nouvelle Héloïse*), jugez quel plaisir nous goûtâmes ! C'était aussi le premier baiser de l'amour.

A notre retour, nous trouvâmes à l'hôtel M. de Rosembert qui m'attendait. Le baron sut bientôt de quoi il s'agissait, et me permit plus aisément que je ne l'aurais cru de passer la nuit entière au bal. Sa voiture nous y conduisit.

— Je vais, me dit le comte, vous présenter à une jeune dame qui m'estime beaucoup ; il y a deux grands mois que je lui ai juré une ardeur éternelle, et plus de six semaines que je la lui prouve.

Ce langage était pour moi tout à fait énigmatique ; mais déjà je commençais à rougir de mon ignorance, je souris d'un air fin pour faire croire à Rosembert que je le comprenais.

— Oh ! comme je vais la tourmenter, continua-

t-il, ayez l'air de m'aimer beaucoup, vous verrez quelle mine elle fera ! surtout ne vous avisez pas de lui dire que vous n'êtes pas fille... oh ! nous allons la désoler !

Dès que nous parûmes dans l'assemblée, tous les regards se fixèrent sur moi ; j'en fus troublé, je sentis que je rougissais, je perdis toute contenance. Il me vint d'abord dans l'esprit que quelque partie de mon ajustement mal arrangée, ou que mon maintien emprunté m'avait trahi ; mais bientôt, à l'empressement général des hommes, au mécontentement universel des femmes, je jugeai que j'étais bien déguisé. Celle-ci me fixait d'un regard dédaigneux, celle-là m'examinait avec un petit air boudeur ; on agitait les éventails, on se parlait tout bas, on souriait malignement ; je vis que je recevais l'accueil dont on honore, dans un cercle trop nombreux, une rivale trop jolie qu'on y voit pour la première fois.

Une très belle femme entra, c'était la maîtresse du comte ; il lui présenta sa parente qui sortait, disait-il, du couvent. La dame (elle s'appelait la marquise de B^{***}) m'accueillit très obligeamment ; je pris place auprès d'elle, et les jeunes gens firent un demi-cercle autour de nous. Le comte, bien aise d'exciter la jalousie de sa maîtresse, affectait de me donner une préférence marquée. La mar-

quise, apparemment piquée de sa coquetterie, et bien résolue de l'en punir, en lui dissimulant le dépit qu'elle en ressentait, redoubla pour moi de politesse et d'amitié.

— Mademoiselle, avez-vous du goût pour le couvent ? me dit-elle.

— Je l'aimerais bien, madame, s'il s'y trouvait beaucoup de personnes qui vous ressemblaient.

La marquise me témoigna par un sourire combien ce compliment la flattait ; elle me fit plusieurs autres questions, parut enchantée de mes réponses, m'accabla de ces petites caresses que les femmes se prodiguent entre elles, dit à Rosambert qu'il était trop heureux d'avoir une telle parente, et finit par me donner un baiser tendre que je lui rendis poliment. Ce n'était pas cela que Rosambert voulait, et ce qu'il s'était promis. Désolé de la vivacité de la marquise, et plus encore de la bonne foi avec laquelle je recevais ses caresses, il se pencha à son oreille et lui découvrit le secret de mon déguisement.

— Bon ! quelle apparence, s'écria la marquise, après m'avoir considéré quelques moments.

Le comte protesta qu'il avait dit la vérité. Elle me fixa de nouveau.

— Quelle folie ! cela ne se peut pas.

Et le comte renouvela ses protestations.

— Quelle idée ! reprit la marquise en baisant la voix, savez-vous ce qu'il dit ? Il soutient que vous êtes un jeune homme déguisé ?

Je répondis timidement et bien bas qu'il disait la vérité. La marquise me lança un regard tendre, me serra doucement la main, et feignant de m'avoir mal entendu :

— Je le savais bien, dit-elle assez haut, cela n'avait pas l'ombre de vraisemblance.

Puis s'adressant au comte :

— Mais, monsieur, à quoi cette plaisanterie ressemble-t-elle ?

— Quoi ! reprit celui-ci très étonné, mademoiselle prétend !...

— Comment, si elle prétend ! mais voyez donc ! une enfant si aimable ! une aussi jolie personne !

— Quoi ! dit encore le comte...

— Oh ! monsieur, finissez, reprit la marquise avec une humeur très marquée, vous me croyez folle, et vous êtes fou.

— Mon intention, me dit-elle enfin, n'est pas de passer ici la nuit entière ; et, si vous m'en croyez, vous ménagerez mieux votre santé. Acceptez chez moi une collation légère ; il est plus de minuit ; M. le marquis ne tardera pas à me venir

joindre, nous irons souper chez moi, ensuite je vous reconduirai moi-même chez vous. Au reste, ajouta-t-elle d'un air néglige, c'est un singulier homme que mon cher mari. Il est inutile de répéter devant lui ce petit conte de votre déguisement. Il lui prend de temps en temps des caprices de tendresse pour moi ; il a des accès de jalousie fort ridicules, des airs d'attention dont je le dispenserais volontiers ; quant à la fidélité qu'il me jure, je n'y crois pas plus que je ne m'en soucie ; cependant je ne serais pas fâchée de le mettre à l'épreuve ; il va vous voir, il vous trouvera charmante, faites-lui quelques avances.

Je demandai à la marquise ce que c'était que des avances. Elle rit de bon cœur de l'ingénuité de ma question, et puis me regardant d'un air attendri.

— Ecoutez, me dit-elle, vous êtes femme, cela est clair ; ainsi toutes les caresses que je vous ai faites ce soir ne sont que des amitiés ; mais, si vous étiez effectivement un jeune homme déguisé, et que, le croyant, je vous eusse traité de la même manière, cela s'appellerait des avances, et des avances très fortes.

Je lui promis de faire des avances au marquis.

— Fort bien, souriez à ses propos, regardez-le

d'un certain air ; mais ne vous avisez pas de lui serrer la main comme je vous fais, et de l'embrasser comme je vous embrasse ; cela ne serait ni décent ni vraisemblable.

Nous en étions là quand le marquis arriva. Il me parut jeune encore, il était assez bien fait, mais d'une taille fort petite, et ses manières ressemblaient à sa taille ; sa figure avait de la gaieté mais de cette gaieté qui fait qu'on rit toujours aux dépens de celui qui l'inspire.

— Voici mademoiselle Duportail, lui dit la marquise (je m'étais donné ce nom) ; c'est une jeune parente du comte ; vous me remercirez de vous l'avoir fait connaître, elle veut bien venir souper avec nous.

Le marquis trouva que j'avais la *physionomie heureuse* ; il me prodigua des éloges ridicules, je l'en remerciai par des compliments outrés.

Je suis très content, me dit-il d'un air pesant qu'il croyait fin, que vous me fassiez l'honneur de souper chez moi, mademoiselle ; vous êtes jolie, très jolie, et ce que je vous dis là est certain, car je me connais en physionomie.

Je répondis par le plus agréable sourire.

— Ma chère enfant, me disait la marquise de l'autre côté, j'ai engagé votre parole, vous êtes trop polie pour me dédire ; au reste, nous nous

débarrasserons du marquis dès qu'il vous ennuiera.

Elle me serra la main ; le marquis la vit.

— Oh ! que je voudrais, dit-il, tenir une de ces petites mains-là dans les miennes !

Je lui lançai une œillade meurtrière :

— Partons, mesdames, partons, s'écria-t-il d'un air léger et conquérant.

Il sortit pour appeler ses gens.

En cinq minutes, nous fûmes à l'hôtel du marquis ; on servit aussitôt : je fus placé entre la marquise et son galant époux, qui ne cessait de me dire ce qu'il croyait de très jolies choses.

Trop occupé d'abord à satisfaire l'appétit tout à fait mâle que la danse m'avait donné, je n'employai pour lui répondre que le langage des yeux. Dès que ma faim fut un peu calmée, j'applaudis sans ménagement à toutes les sottises qu'il lui plut de me débiter, et ses mauvais bons mots lui valurent mille compliments dont il fut enchanté. La marquise, qui m'avait toujours considéré avec la plus grande attention, et dont les regards s'animaient visiblement, s'empara d'une de mes mains ; curieux de voir jusqu'où s'étendrait le pouvoir de mes charmes trompeurs, j'abandonnai l'autre au marquis ; il la saisit avec un transport inexprimable. La marquise, plongée dans des réflexions pro-

fondes, semblait méditer quelque projet important ; je la voyais successivement rougir et trembler ; et, sans dire un seul mot, elle pressait légèrement ma main droite engagée dans les siennes.

La belle marquise sortit enfin de sa rêverie, pour me dire :

— Mademoiselle Duportail, il est tard, vous deviez passer la nuit entière au bal, on ne vous attend pas chez vous avant huit ou neuf heures du matin, restez chez moi ; j'offrirais à tout autre un appartement d'amie, vous pouvez disposer du mien : je dois, ajouta-t-elle d'un ton caressant, vous servir aujourd'hui de maman, je ne veux pas que ma fille ait une autre chambre à coucher que la mienne, je vais lui faire dresser un lit près du mien.

— Et pourquoi donc faire dresser un lit ? interrompit le marquis, on est fort bien deux dans le vôtre ; quand je vais vous y trouver, moi, est-ce que je vous gêne ? j'y dors tout d'un somme, et vous aussi.

En finissant, il me donna amoureusement pardessus la table un grand coup de genou qui me froissa la peau ; je répondis à cette galanterie sur-le-champ, de la même manière, et si vigoureuse-

ment qu'il lui échappa un grand cri. La marquise se leva d'un air alarmé.

— Ce n'est rien, lui dit-il, ma jambe a accroché la table.

J'étouffais de rire, la marquise n'y tint pas plus que moi, et son cher époux, sans savoir pourquoi, se mit à rire plus fort que nous deux.

Quand notre excessive gaieté fut un peu modérée, la marquise me renouvela ses offres.

— Acceptez le lit de madame, criait le marquis, acceptez, je vous le dis ; vous y serez bien. Je vais revenir tout à l'heure ; mais acceptez.

Il nous quitta.

— Madame, dis-je à la marquise, votre invitation m'honore autant qu'elle me flatte ; mais est-ce à mademoiselle Duportail ou à M. de Faublas que vous la faites ?

— Encore cette mauvaise plaisanterie du comte, petite friponne ! et c'est vous qui la répétez ! Ne vous ai-je pas dit que je ne vous croyais pas !

— Mais, madame...

— Paix, paix, reprit-elle en posant son doigt sur ma bouche ; le marquis va rentrer, qu'il ne vous entende pas dire de pareilles folies. Cette charmante enfant (elle m'embrassa tendrement), comme elle est timide et modeste ! mais comme elle est maligne ! Allons, petite espiègle, venez.

Elle me tendit la main ; nous passâmes dans son appartement.

Il était question de me mettre au lit. Les femmes de la marquise voulurent me prêter leur ministère ; je les priai, en tremblant, d'offrir à leur maîtresse leurs services dont je saurais bien me passer.

— Oui, dit la marquise attentive à tous mes mouvements, ne la gênez pas ; c'est un enfantillage de couvent, laissez-la faire.

Je passai promptement derrière les rideaux ; mais je me trouvai dans un grand embarras, quand il fallut me dépouiller de ces habits dont l'usage m'était si peu familier. Je cassais les cordons, j'arrachais les épingles, je me piquais d'un côté, je me déchirais de l'autre : plus je me hâtais, et moins j'allais vite. Une femme de chambre passa près de moi au moment où je venais d'ôter mon dernier jupon. Je tremblai qu'elle n'entr'ouvrît les rideaux ; je me précipitai dans le lit, émerveillé de la singulière aventure qui m'avait conduit là et ne soupçonnant pas encore ce que j'allais y faire. La marquise ne tarda pas à m'y suivre. La voix de son mari se fit entendre.

Ces dame me permettront bien d'assister à leur coucher ? Quoi ! déjà au lit !

Il voulut m'embrasser. La marquise se fâcha sé-

rieusement : il ferma lui-même les rideaux ; et il nous cria de la porte :

— Une bonne nuit.

Un silence profond régna quelques instants.

— Dormez-vous déjà, belle enfant ? me dit la marquise d'une voix altérée !

— Oh ! non, je ne dors pas.

Elle se précipita dans mes bras, et me pressa contre son sein.

— Dieux ! s'écria-t-elle avec une surprise bien naturellement jouée, si elle était feinte, c'est un homme !

Et puis me repoussant avec promptitude :

— Quoi ! monsieur, il est possible ?...

— Madame, je vous l'ai dit, répliquai-je en tremblant.

— Vous me l'avez dit, monsieur ! mais cela était-il croyable ? Il s'agissait bien de dire ! Il ne fallait pas rester chez moi... ou du moins il ne fallait pas empêcher qu'on vous dressât un lit..

— Oh ! madame, ce n'est pas moi ; c'est monsieur le marquis.

— Mais, monsieur, parlez donc plus bas... Monsieur, il ne fallait pas rester chez moi, il fallait vous en aller.

— Et bien, madame, je m'en vais !...

Elle me retint par le bras.

— Vous vous en allez ! et où cela, monsieur ? Qu'allez-vous faire ? réveiller mes femmes ! faire un esclandre !... montrer à tous mes gens qu'un homme est entré dans mon lit ; qu'on me manque à ce point ?...

— Madame, je vous demande pardon ; ne vous fâchez pas, je m'en vais me jeter dans un fauteuil.

— Oui, dans un fauteuil ! oui... sans doute il le faut !... Mais voyez la belle ressource ! (en me retenant toujours par le bras). Fatigué comme il est ! par le froid qu'il fait ! s'enrhumer ! détruire sa santé !... Vous mériteriez que je vous traitasse avec cette rigueur... Allons, restez là ; mais promettez d'être sage.

— Oh ! madame, pourvu que vous me pardonniez.

— Non, je ne vous pardonne pas ; mais j'ai plus d'attention pour vous que vous n'en avez pour moi. Voyez comme sa main est déjà froide ! et par pitié elle la posa sur son col d'ivoire.

Guidée par la nature et par l'amour, mon heureuse main descendit un peu ; je ne savais quelle agitation faisait bouillonner mon sang.

— Aucune femme éprouva-t-elle jamais l'embarras où il me met ! reprit la marquise d'un ton plus doux.

— Ah ! pardonnez-moi donc, ma chère maman...

— Oui, votre chère maman ! vous avez bien des égards pour votre maman, petit libertin que vous êtes !

Ses bras qui m'avaient repoussé d'abord, m'attiraient doucement. Bientôt nous nous trouvâmes si près l'un de l'autre, que nos lèvres se rencontrèrent : j'eus la hardiesse d'imprimer sur les siennes un baiser brûlant.

— Faublas, est-ce là ce que vous m'avez promis ? me dit-elle d'une voix presque éteinte.

Sa main s'égara, un feu dévorant circulait dans mes veines...

— Ah ! madame pardonnez-moi, je me meurs !

— Ah ! mon cher Faublas... mon ami !...

Je restai sans mouvement. La marquise eut pitié de mon embarras, qui ne pouvait lui déplaire : elle aida ma timide inexpérience... Je reçus, avec autant d'étonnement que de plaisir, une charmante leçon que je répétais plus d'une fois.

Nous employâmes plusieurs heures dans ce doux exercice : je commençais à m'endormir sur le sein de ma belle maîtresse, quand j'entendis le bruit d'une porte qui s'ouvrait doucement ; on entra, on s'avancait sur la pointe du pied ; j'étais sans armes dans une maison que je ne connaissais point, je ne

pus me défendre d'un mouvement d'effroi. La marquise, qui devina ce que c'était, me dit tout bas de prendre sa place et de lui céder la mienne. J'obéis promptement. A peine m'étais-je tapi sur le bord du lit, qu'on ouvrit les rideaux du côté que je venais de quitter.

— Qui vient me réveiller ici ? dit la marquise.

— On hésita quelques instants, ensuite on s'expliqua sans lui répondre.

— Et quelle est cette fantaisie ? continua-t-elle. Quoi ! monsieur, vous choisissez aussi mal votre temps, sans attention pour moi, sans respect pour l'innocence d'une jeune personne qui peut-être ne dort pas, ou qui pourrait se réveiller ! Vous n'êtes guère raisonnable ; je vous prie de vous retirer.

Le marquis insistait, en balbutiant à sa femme de comiques excuses.

— Non, monsieur, lui dit-elle, je ne le veux point, cela ne sera point ; je vous assure que cela ne sera point ; je vous supplie de vous retirer.

Elle se jeta hors du lit, le prit par le bras et le mit à la porte.

Ma belle maîtresse revint à moi en riant :

— Ne trouvez-vous pas mon procédé bien noble ? me dit-elle, voyez ce que j'ai refusé à cause de vous.

Je sentis que j'é lui devais un dédommagement ;

je l'offris avec ardeur, on l'accepta avec reconnaissance. Une femme de vingt-cinq ans est si complaisante quand elle aime ! la nature a tant de ressources dans un novice de seize ans !

Pendant tout est borné chez les faibles humains : je ne tardai pas à m'endormir profondément. Quand je me réveillai, le jour pénétrait dans l'appartement malgré les rideaux : je songeai à mon père... hélas ! je me souvins de ma Sophie ! une larme s'échappa de mes yeux ; la marquise s'en aperçut. Déjà capable de quelque dissimulation j'attribuai au chagrin de la quitter la pénible agitation que j'éprouvais ; elle m'embrassa tendrement. Je la vis si belle ! l'occasion était si pressante !... quelques heures de sommeil avaient ranimé mes forces... L'ivresse du plaisir dissipa les remords de l'amour.

Il fallut enfin songer à nous séparer. La marquise me servit de femme de chambre. Que ma toilette eût été bientôt faite, si nous avions pu sauver les distractions ! Quand nous crûmes qu'il ne manquait plus rien à mon ajustement, la marquise sonna ses femmes. Le marquis attendait depuis plus d'une heure qu'il fit jour chez madame. Il me complimenta sur ma diligence.

— Je suis sûr, me dit-il, que vous avez passé une excellente nuit.

Et sans me donner le temps de répondre :

— Elle paraît fatiguée pourtant ! elle a les yeux battus ! voilà ce que c'est que cette danse ! on s'en donne par-dessus les yeux, et le lendemain on n'en peut plus ! je le dis tous les jours à la marquise qui n'en tient compte. Allons, il faut réparer les forces de cette charmante enfant ; après cela nous la reconduirons chez elle.

Ce nous la reconduirons était très propre à m'inquiéter. Je témoignai au marquis qu'il suffirait que la marquise prit cette peine ; il insista. La marquise se joignit à moi pour lui faire perdre cette idée ; il nous répondit que monsieur Duportail ne pouvait trouver mauvais qu'il lui ramenât sa fille. puisque la marquise serait avec nous, et qu'il était curieux de connaître l'heureux père d'une aussi aimable enfant. Quelque effort que nous fissions, nous ne pûmes l'empêcher de nous accompagner.

Je commençais à craindre que cette aventure, qui avait eu de si heureux commencements, ne finît fort mal. Je ne vis rien de mieux à faire que de donner au cocher du marquis la véritable adresse de M. Duportail :

— Chez M. Duportail, près de l'Arsenal, lui dis-je.

La marquise sentait mon embarras et le partageait ; aucun expédient ne s'était présenté à mon

esprit, quand nous arrivâmes à la porte de mon prétendu père.

Il était chez lui, on lui dit que le marquis et la marquise de B^{***} lui ramenaient sa fille.

— Ma fille, s'écria-t-il avec la plus vive agitation, ma fille !

Il accourt vers nous. Sans lui donner le temps de dire un seul mot, je me jetai à son cou.

— Oui ! lui dis-je, vous êtes veuf et vous avez une fille.

— Parlez plus bas encore, reprit-il avec vivacité, parlez plus bas, qui vous l'a dit ?

— Eh, mon Dieu ! ne m'entendez-vous pas ! c'est moi qui suis votre fille. Gardez-vous de dire non devant le marquis.

M. Duportail, plus tranquille, mais non moins étonné, semblait attendre qu'on s'expliquât.

— Monsieur, lui dit la marquise, mademoiselle Duportail a passé une partie de la nuit au bal, et l'autre partie chez moi.

— Êtes-vous fâché, monsieur, lui dit le marquis qui remarquait son étonnement, que mademoiselle ait passé une partie de la nuit chez moi ? Vous auriez tort ; car elle a couché dans l'appartement de madame, dans son lit même, avec elle ; on ne pouvait la mettre mieux. Êtes-vous fâché que je l'aie

accompagnée jusqu'ici ; j'avoue que ces dames ne le voulaient pas, c'est moi...

— Je suis très sensible, répondit enfin monsieur Duportail, tout à fait revenu de sa première surprise, et d'ailleurs bien instruit par les discours du marquis, je suis très sensible aux bontés que vous avez eues pour ma fille ; mais je dois vous déclarer devant elle (il me regarda, je tremblais), que je suis fort étonné qu'elle ait été au bal déguisée de cette façon-là.

— Comment, déguisée ! monsieur, interrompit la marquise.

— Oui, madame, un habit d'amazone ! cela convient-il à ma fille ? ou du moins ne devait-elle pas me demander mon avis et ma permission ?

Ravi de l'ingénieuse tournure que mon nouveau père avait prise, j'affectai de paraître humiliée.

— Ah ! je croyais que le papa le savait, dit le marquis. Monsieur, il faut pardonner cette petite faute. Mademoiselle votre fille a la physionomie la plus heureuse, je vous le dis et je m'y connais ! Mademoiselle votre fille !... c'est une charmante personne ; elle a enchanté tout le monde, ma femme surtout ; oh ! tenez, ma femme en est folle.

M. Duportail reconduisit la marquise jusqu'à sa